

TOUR DU MONT VISO DU SAMEDI 21/07/2018 AU DIMANCHE 29/07/2018

Une fois de plus, Christian nous a gâtés, il nous propose le tour du Mont Viso, ce sommet mythique, seigneur des Alpes du Sud, par un itinéraire qui nous permettra de réaliser un nouveau grand raid d'altitude. Au programme de cette semaine au pays du bouquetin et de la marmotte, une découverte complète et sauvage du pays du Mont Viso entre Queyras et Piémont italien.

Dix randonneurs ont répondu « présent » pour cette escapade nature et ces nouvelles aventures : Christian, Colette, Micheline, Jeannot, Vincent, Charlotte, La Dom, Le Dom, Sylvaine et Alain.



SAMEDI 21/07/2018 :

On ne change pas une équipe qui gagne, l'habitude est prise, les participants se retrouvent place Jean Moulin à Reims vers 8h00 ; Jocelyne a enfourché le vélo et en deux coups de pédales est venue souhaiter une bonne rando et un bon séjour à ses copains et copines du Club Errance. Ça c'est vraiment sympa !

Certains embrassent leurs conjoints venus les accompagner comme pour un départ en colo.

Si quelques-uns ont un peu de vague à l'âme à l'idée de les voir partir, pour d'autres c'est presque un repos, une période de calme bien appréciée : pas de repas à gérer, pas de rythme sportif, ou le silence absolu dans la maison.

Il est 8h15, le groupe se répartit dans deux véhicules.

Dans la Nissan X-TRAIL de Vincent s'installent Jeannot, Charlotte, Sylvaine et Alain, dans la C4 Picasso de Christian prennent place Le Dom, Micheline, Colette et La Dom.

Charlotte est la petite dernière arrivée dans notre équipe de randonneurs ; elle est la fille de Vincent, âgée d'un peu plus de vingt ans, c'est la jeunesse et la fraîcheur même parmi ces amis de plus de cinquante ans, cinquantaine déjà bien installée pour certains d'entre nous.

Nous nous arrêtons sur l'aire de repos de Sainte-Gertrude, à proximité de Dijon. Chacun grignote une bricole tirée du sac ou boit un café ; nous nous dégourdissons un peu les jambes et nous remontons dans les voitures.

Vu les annonces peu alléchantes de la fréquence radio 107.7, beaucoup de bouchons après Dijon et en descendant sur Lyon, après concertation, il est décidé de prendre l'option montagne par Bourg-en-Bresse : une quarantaine de kilomètres supplémentaires, mais pas de ralentissement signalé.

Vers 12h30, nous faisons une pause déjeuner rapide d'une demi-heure, à l'aire de Ceignes-Cerdon à 138km de Chambéry.

Certains ont prévu leur pique-nique, d'autres vont acheter de quoi se restaurer au relais de l'autoroute. Nous sommes sur une portion d'autoroute qui compte beaucoup de tunnels. Nous affrontons quelques averses, le ciel est gris, très maussade.

A la barrière de péage de l'entrée de Genève, grosse affluence de voitures ! Au milieu des voies cartes bancaires, télépéages, une file où personne ne s'engage alors qu'elle est au vert. Après une brève hésitation, Christian tente, si ça ne marche pas, on est mal. Eureka ! Nous passons. L'air de rien, nous avons grillé des dizaines de voitures et nous avons gagné au moins vingt minutes. C'est important lorsqu'on cumule le statut de vacancier et de retraité... Nous n'avons pas le temps d'attendre !

Nous prenons la direction d'Annecy. La radio annonce des kilomètres de bouchons par Lyon ou par Grenoble, alors que nous sommes presque seuls au monde sur l'itinéraire choisi.

Un bref arrêt technique, un changement de chauffeur pour Christian, Le Dom se met aux commandes et nous arrivons très vite à la frontière italienne.

Il ne fait pas beau du tout. La température est descendue à 20° et nous sommes à 1317 m d'altitude.

Un premier péage pour le passage de la frontière, puis un deuxième pour le passage d'une plateforme tunnel, c'est le fameux tunnel de Fréjus : 44,70 € de péage pour 12,895 km de voie. Autant en avoir pour son argent, le chauffeur ne dépassera pas le 70 km/h !

Sur le tronçon de route qui suit, les tunnels se succèdent et nous ne voyons pas beaucoup le paysage. Pas de regret, il pleut. Ça fait deux mois qu'il ne pleut pas en Champagne, nous partons en rando et il flotte. Le peu de maisons que nous apercevons sont d'un triste à pleurer. Ce sont de vieilles bâtisses qui ne donnent pas très envie d'habiter là.

Nous traversons Briançon et nous en profitons pour faire le plein d'essence.

Au passage, nous reconnaissons des endroits où nous sommes passés à pied lors d'une étape du GR5. Que de bons souvenirs, il ne nous en faut pas de plus pour nous mettre en joie !

Vincent est dans la file d'attente pour payer à la caisse de la station d'essence et pour ne pas le perdre, le Dom fait cinq fois le tour du rond-point qui se trouve à la sortie. Ça fait du bien quand ça s'arrête !

Nous prenons la route en direction du col de l'Izoard. Une petite route tout en lacets ou la Dom n'en mène pas large, derrière les tours de rond-point, voilà les virages, ce n'est pas le top. Elle en reste muette ! Les passagers de la voiture sont pour un temps au calme.

Nous sommes arrêtés au village d'Aiguilles, en plein cœur du Queyras. La route est déviée sur une autre petite route tortueuse à sens unique, suite à un éboulement.

En amont du village d'Aiguilles, le flanc de la montagne appelé le Pas de l'Ours, entièrement constitué de schistes lustrés, est affecté par un glissement de terrain qui a commencé à inquiéter les autorités en avril 2017 et s'est accéléré depuis mars 2018 : des éboulements, des avalanches rocheuses, des coulées de boue.

Si la partie Est de la montagne est stable, tout le flanc Ouest n'est qu'une coulée d'éboulis, sur une largeur de plus de 300 m, au-dessus du bois de conifères et dans la vallée du Guil, cours d'eau qui traverse le Queyras. Tout ce flanc de montagne glisse lentement vers le bas en détruisant route, mur de soutènement...

En avril 2017, ce glissement lent concernait environ 9 millions de m³ de roche, qui avançait "lentement", à raison de quelques cm par jour vers le bas. L'hiver fut froid et particulièrement neigeux, et avec le retour des beaux jours, en mars 2018, le glissement se remis à progresser, jusqu'à 30 cm par jour. En une seule nuit, les murs de soutènement sur lesquels était bâtie la route départementale quelques mètres au-dessus du Guil, se sont effondrés sur quelques dizaines de mètres.

Afin d'emprunter la déviation, un feu tricolore gère le passage des véhicules en alternance. Le temps d'attente est de vingt minutes. Par chance, au moment où nous prenons la file d'attente, le feu passe au vert dans quelques minutes. Plusieurs employés de l'office du tourisme passent d'un véhicule à l'autre afin d'expliquer la situation et faire patienter les automobilistes.

Nous arrivons au gîte d'étape de La Monta à 18h20.

Olivier, le gardien, nous fait faire le tour du propriétaire et nous montre nos chambres. C'est une ancienne construction de pierres épaisses, le sol est un parquet en grosses lames de bois. Nous sommes regroupés tous les dix dans le même dortoir, sur deux niveaux : les filles dormiront en haut, les garçons en bas.

Dans le dortoir, la Dom trouve que ça sent la bombe à chiotte : oups la boulette, c'est Jeannot qui vient de mettre du déodorant !

Une douche vieillotte, certainement pas aux normes, avec les toilettes intégrées, sont accessibles du dortoir.

D'autres douches et sanitaires sont à disposition au même niveau, mais il faut traverser d'autres dortoirs.

Toutes ces dispositions n'ont pas un soupçon d'intimité.



A table !

La première tournée est offerte par Colette qui arrose son anniversaire passé de quelques jours.

Bières pression et bières blondes du Queyras « La Ristouline » et une grenadine !

Un bon repas est servi à 19h30 : salade composée faite de fleurs d'Epilobe, tomate, concombre, carotte, chou rouge, croûtons, puis du riz aux saucisses avec de la sauce tomate, en dessert du fromage blanc des Hautes-Alpes avec un coulis de miel toute fleur du Queyras.

Après le dîner un orage claque et c'est le déluge, il grêle.



Toute la troupe regagne le dortoir et se met au lit à 21h20. Personne n'a sommeil et ça rigole beaucoup. La chambrée d'à côté nous fait comprendre à plusieurs reprises qu'il nous faut baisser d'un ton.

DIMANCHE 22/07/2018 :

Il est 1h50 du matin et c'est le premier défilé dans le dortoir ! Pas de majorettes, mais de personnes à demi-endormies qui se dirigent en direction des toilettes !

4h00 du mat' : deuxième défilé ! On voit des lumières qui se croisent, on pourrait croire que ce sont des vélos sur une petite route de campagne, mais ce ne sont que des lampes frontales dont les usagers râpent leurs pieds sur un parquet en bois plein d'échardes et grinçant.

6h30, un portable sonne le réveil. Sylvaine se précipite en pensant que c'est le sien. Eh ben non !

Mais à qui est celui-là qui résonne de plus en plus fort au fil des secondes, qui réveille tout le monde sauf sa propriétaire ? Ne serait-il pas à Micheline qui émerge de dessous la couette : ben quoi ? C'est moi ?

Après un passage rapide à la salle de bains, nous arrivons tous ensemble au réfectoire où nous retrouvons la nana qui nous fait signe « chut » à peine nous entrons. Réaction qui déclenche plus de fous rires que de calme, après zéro heure de marche, nous sommes tous frais comme des gardons et excités comme des puces à l'idée de la bonne semaine qui nous attend. Sur le chemin des sommets, nous allons respirer l'air pur des montagnes.

Régalons-nous dans la joie et la bonne humeur d'un bon petit déjeuner : café, thé, pain, beurre, confitures de fraise, framboise ou d'abricot, jus d'orange.



Une dernière révision des sacs afin d'évaluer qu'est-ce qu'on garde, qu'est-ce qu'on laisse dans les voitures ?

La traditionnelle photo avant le départ et nous voilà en route, il est 8h30. Colette qui aime la précision : « 8h27 la Dom, tu as noté » ?



Nous montons au col Lacroix à 2299 m d'altitude. Cette montée en lacets est courte et progressive. Elle permet de mettre un pied de l'autre côté de la frontière italienne sur le secteur de Ristolas après 600 mètres de dénivelé positif !

Quelques ravins en contre bas demandent beaucoup d'attention. Les pluies de la veille rendent les pierres du chemin un peu glissantes. La végétation est encore gorgée de rosée.

En chemin, nous dépassons deux randonneurs qui nous expliquent qu'ils vont au col Lacroix afin d'assister à une rencontre organisée en haut du col pour fêter l'amitié.

Ils nous racontent que pendant de nombreux siècles, le col Lacroix a été un haut lieu de passage et d'échange entre français et italiens. C'était un grand chemin de contrebande, une vraie route commerciale. Les français et les italiens sont ainsi très liés, et chaque année, depuis 1933, tous les 22 juillet, un grand pique-nique est organisé sur le thème de l'amitié.

Afin de rassembler notre groupe, nous faisons une petite pause. Très vite, nous sommes arrivés au col de Lacroix. Il fait très beau mais l'endroit est bien venteux.



Chaque paysage est un tableau qui fleure bon. Nous avons une belle vue sur les montagnes environnantes et la vallée du Haut-Guil. Le sentier surplombe le torrent de Combe Morelle, à flanc de prairies des azalées, des primevères. Superbe ! Encore 1h15 et nous serons au refuge de Jervis. Nous y descendons par un chemin ombragé, le sentier est un délice. Il permet d'apprécier les senteurs des sous-bois de mélèzes, agrémenté de quelques pins. Sous nos pieds, la végétation est tellement sèche qu'elle ressemble à un paillason. Des branchages, mais aussi beaucoup de pierres de schiste. Sur les dalles de schiste vertes, polies par l'eau des glaciers, la nature a gravé des milliers de dessins dont seul notre imagination peut y trouver une forme quelconque.

Même sèches, méfiance, ça glisse ! Par temps de pluie, la descente doit être terrible.

Il est tout juste midi lorsque nous arrivons au refuge de Jervis.

C'est un endroit authentique : poules, moutons, cochons. D'ailleurs nous passons à côté de la bauge à cochons, un mortier de terre grasse mêlée de lisier, une puanteur.

C'est dimanche et de grandes tables sont dressées. Le refuge attend beaucoup de monde : grand barbecue, ambiance musicale, danse, un beau rendez-vous en perspective.

Nous nous éloignons de cette effervescence pour sortir notre pique-nique et nous repassons devant les cochons. Pouah ! Quelle horreur. Heureusement l'endroit est vaste et nous pouvons nous écarter largement de ce lieu nauséabond.

Sorti du sac : sandwich de salade jambon beurre, gruyère, une part de camembert, un morceau de cake à la courgette, une barre de chocolat.

Nous sommes installés au milieu d'une immense prairie, bercés par le son des cloches des vaches, quelques vélos passent et nous distraient. Un torrent coule en contre bas. Moins réjouissant, deux mobylettes pétaradent un peu à l'écart et nous polluent le paysage.

Nous profitons d'une petite sieste venteuse mais bien ensoleillée.



Vers 15h00 nous découvrons l'espace qui nous est réservé pour la nuit. Formidable : notre chambre se compose de treize lits pour notre groupe de dix personnes. Chacun choisit sa couchette, puis certains se détendent sur la terrasse autour d'un rafraîchissement pendant que d'autres partent pour une petite balade, sans le sac à dos, quel bonheur. Il fait très chaud, mais il y a de l'air. La végétation ondule au gré du vent. Au retour de la balade, écourtée par des grondements de tonnerre, nous passons à la douche, qui paraît-il, est avec eau chaude à volonté. Tout le monde n'aura pas la chance d'avoir ce plaisir. En effet, la majorité d'entre nous n'obtiendra qu'un maigre filet d'eau à peine tiède.

Au retour de la douche, le Dom et Vincent surprennent deux randonneurs qui s'installent dans notre dortoir. Ce n'était pas convenu ainsi avec le gérant, nous devions être que notre groupe. Les deux intrus ne l'entendent pas ainsi, ils ne parlent pas notre langue mais comprennent vite le désaccord face à leur deux résistants. Après dialogue avec le gérant, le Dom obtient une clé de notre chambre et les deux italiens iront roupiller ailleurs.

En attendant l'heure du dîner fixée à 19h30, les joueurs de belote sortent les cartes pendant que les autres lisent ou se distraient autour un jeu de société.

Le couvert est dressé sur des grands sets de table rouges et chaque convive a trois assiettes et deux verres. Quel luxe !



Au menu : salade piémontaise, salade de courgettes, assortiment de charcuterie italienne (bacon et lard gras, saucisson sec), penne à la sauce tomate et aubergines servis avec du parmesan. Nous n'en sommes qu'aux entrées. On nous avait prévenus la veille, ce refuge prépare de véritables festins. Le plat de résistance ce sera du veau mariné au vin rouge et ses haricots verts. Plusieurs desserts au choix : tarte à la crème et cannelle, tarte aux abricots, pêche avec chocolat et amandes ou soufflé au chocolat Amaretti. Christian nous incite à l'accompagner pour la dégustation d'un Génépi, mais il n'aura que trois candidats.

Attablés depuis 19h30, nous finissons de dîner à 21h30, un vrai repas de communion.

En regagnant notre dortoir vers 22h30, le Dom nous informe que dans la journée nous avons grimpé l'équivalent de 173 étages. Rien de tel pour s'endormir très vite.

LUNDI 23/07/2018 : c'est la Sainte Brigitte !

Tout le monde est debout à 6h45. Le dortoir est une véritable fourmilière. Chacun vaque à ses occupations : allées et venues aux lavabos, aux toilettes, faire et refaire son sac pour le réorganiser, ne rien oublier, ce n'est pas une mince affaire !

Le petit déjeuner est servi à 7h30 sous forme de self : thé, café ou chocolat, pain, beurre, confitures, charcuterie, fromage, céréales et fromage blanc.

Après ce bon petit déjeuner, nous prenons nos pique-niques et le chemin en direction du col de Sellière.

Tout le monde pense bien à la sainte Brigitte, mais il n'y a pas de réseau. Le Dom a beau lever les bras au ciel avec son portable et virevolter dans tous les sens, **ça ne passe pas !**

Ce matin nous débutons notre parcours par un sentier plat, complètement à l'ombre, ça caille et nous avons enfilé nos polaires.



Aux abords du refuge, quelques tentes sont plantées çà et là. Il doit faire frisquet sous ces abris de toile.

Sur plusieurs centaines de mètres, des mélèzes sont penchés le nez en avant, tous dans le même sens, certains ont le tronc qui effleurent le sol, ce doit être les restes du passage d'une avalanche. Il y a beaucoup de bois mort.

Des moutons sont parqués avec quelques chèvres, nous ne nous éterniserons pas à proximité car des patous montent la garde. Malgré leur air de grosse peluche, ces chiens sont dressés pour la dissuasion face à certains grands prédateurs (chien errant, loup, ours...), ils établissent une zone de protection autour du troupeau et veillent à ce que rien ne vienne le perturber.

Nous franchissons quelques petits torrents, découvrons des névés, des petites cascades qui sortent de la roche entre les sapins.

Nous faisons une première pause au pied d'un torrent. Certains vont rejoindre la fraîcheur du torrent et y barboter.

Le soleil est radieux et commence à chauffer. Sur le site, un avion américain s'est crashé en 1957. Une stèle est érigée, portant le nom des neuf victimes, près des restes de l'hélice.



Le chemin est maintenant dans une belle clairière décorée de fleurs multicolores : campanules, myosotis, gentianes, arnicas... Le paradis des randonneurs.

Nous sommes en Italie au refuge de Granero. Situé à 2377m d'altitude, c'est une grosse bâtisse sur deux étages, aux volets jaunes et rouges. Inauguré en 1928, l'électricité est arrivée au refuge en 2005 grâce à l'installation d'une petite centrale hydroélectrique. En effet, sur un petit lac à proximité du refuge, un mini barrage fait de pierres.



Ce petit lac est appelé le lago Verde ou le lago Lungo. Pour le nom du lac, cela a l'air de dépendre de l'humeur des panneaux d'indication... nous sommes en Italie, dans les deux cas, le lac est long et vert, alors !!! Un peu plus loin se trouve une grosse mare avec une horde de têtards.

Mais le décor change vite. Nous amorçons une portion bien raide, un sol lunaire sous nos pieds, fait de pierriers. Nous ne faisons pas qu'apercevoir les névés, nous les traversons. L'ascension est très technique et il est difficile de voir le chemin à suivre, hors mis se fier aux empreintes laissées par les derniers randonneurs.



Enfin nous sommes au col de Sellière à 2834 m d'altitude. Nous sortons notre pique-nique à l'abri des rochers.

Lorsque le soleil se montre, on est bien, mais dès qu'il se cache, on sent aussitôt la fraîcheur de la montagne et la température chute vite à 15°.

Au menu : sandwich au saucisson, sandwich au gruyère, que de pain ! Une petite brique de jus de fruit, un bounty, quelques gaufrettes chocolat noisette, une pomme.

Après une heure de repos, un premier groupe part en direction du refuge : Le Dom, Jeannot, Charlotte et Vincent.

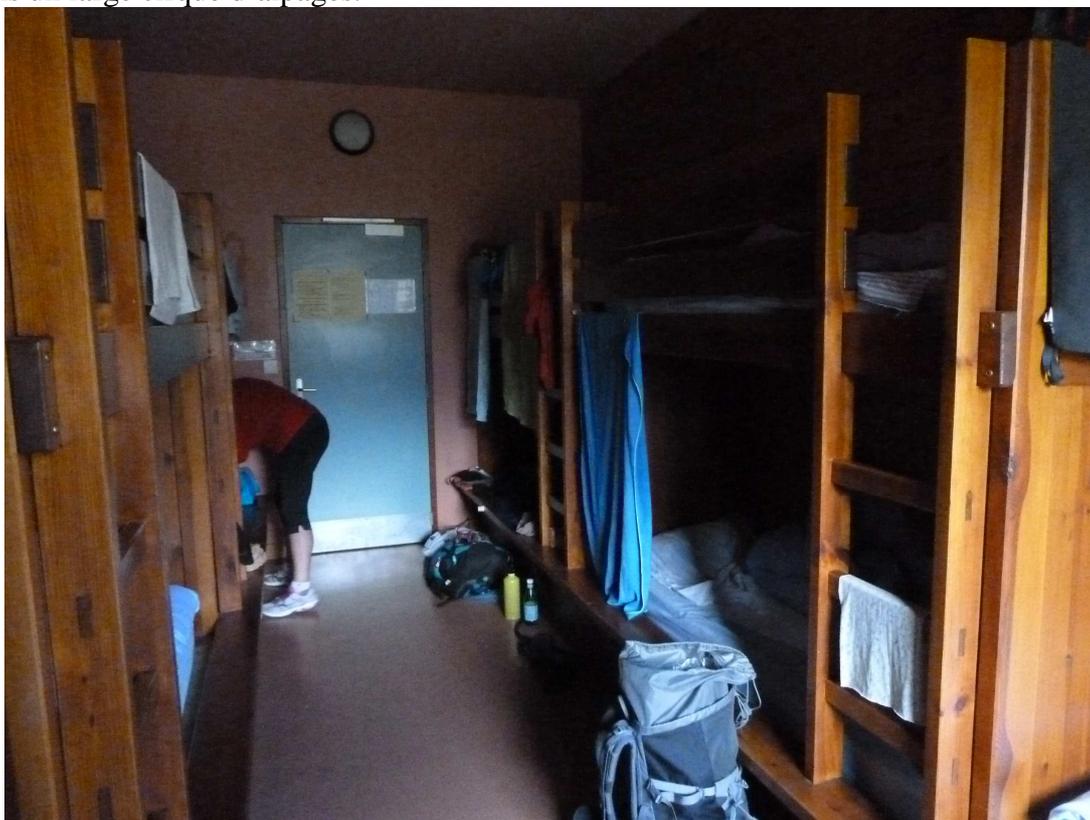
Si notre petite nouvelle, Cha, comme l'appelle son papa, vit sa première expérience dans la montagne, elle est dans le peloton de tête. Elle grimpe comme un cabri. D'accord, elle a la jeunesse pour elle, mais le sac est lourd pour tout le monde.

Les autres préfèrent se détendre encore un peu. Certains rêvassent, d'autres feront une petite sieste, se laissant aller à quelques ronflements.

Il est temps de rechausser sacs et croquenots. Nous partons pour une descente vertigineuse sur une sente de caillasses. Le chemin est bien balisé par du marquage au sol et des piquets.

Nous arrivons au refuge du Viso. Deux ânes nous regardent passer : bonjour les ânes. Heureusement qu'ils n'ont pas la parole, ils seraient capables de nous répondre « bonjour les ânes » !

Le refuge, construit dans les années 2000, est bien équipé pour les randonneurs. Il est situé sur un grand replat et dans un large cirque d'alpages.



Nous sommes superbement installés, tous dans le même dortoir. Ça on adore. En revanche, les douches ne sont pas très chaudes et elles manquent de pression.

Des affichettes nous indiquent que par souci d'économie, il n'y a pas de lumière dans les chambres, ni dans les douches, pas plus que dans les toilettes. Ça promet !

Au réfectoire, l'éclairage ne sera mis qu'au moment du repas.

Pour recharger votre portable, un vélo est prévu à cet effet : une petite dynamo transforme votre énergie produite par votre effort physique en énergie électrique.

Pédaler et recharger : 2 mn de pédalage = 1 % sur votre smartphone.

Un petit groupe est parti se balader en direction du Mont Viso jusqu'à un petit lac. Ce petit lac est alimenté par la fonte des névés du Mont Viso.

Le dîner est servi à 19h00 : soupe de pommes de terre, céleri, ciboulette ; ensuite bœuf en daube et son mélange de riz aux lentilles et au blé ; tranche de fromage de montagne, en dessert de la panna cotta aux framboises.



Nous sommes près de 55 personnes dans le réfectoire et c'est très bruyant.

Une fois la table desservie, le gérant nous demande de passer l'éponge. Vu l'affluence dans le réfectoire et afin d'être la première, la Dom se précipite sur l'unique seau d'eau prévu à cet effet, pendant que l'eau et l'éponge sont encore claires ! Elle ne se donne pas la peine de ramasser les miettes de pain, ni les grains de riz échappés des fourchettes, ça vole à tout va autour de la table. On ne nous a pas demandé de passer le balai. Une équipe tape la belote, une autre joue au Yam. Le reste de la troupe préfère se mettre au lit, trouvant le fond sonore trop fort, en plus il fait froid.

Dehors le Mont Viso est magnifique. Son sommet est dans la brume mais le soleil couchant brille et l'illumine. La lune apparaît au-dessus. Quel superbe panorama.

Dans la chambre, ça caille aussi. Il est 21h10 et rappelez-vous, nous sommes dans le noir car pas de courant. Ah ces italiens !

- Dom, on a grimpé combien d'étages aujourd'hui ?
- 320
- Oh la vache !

MARDI 24/07/2018 :

Nous nous levons à 6h20 et ce matin il fait une chaleur étouffante dans la chambre. On appelle cela la chaleur humaine. Ça sent même un peu le lapin.

Nous passons (très vite) aux lavabos et aux toilettes, toujours dans le noir. Certains sanitaires n'ont plus de papier et ça nous fait rire.

L'unique lavabo cabine a de l'eau tiède, pour les autres il ne sort pas des glaçons du robinet, mais limite.

Le petit déjeuner est généreux : café, thé, jus d'orange, brioche, biscottes, beurre et confiture de myrtilles.

Les sacs et les randonneurs sont fin prêts, nous partons à 8h15 sur un chemin plat fait de terre et de cailloux. Il est un peu sinueux par moment. Très vite nous attaquons de la belle montée.

Charlotte surprend des bouquetins en s'égarant du chemin ; Vincent et Alain l'accompagnent et s'en approchent à une vingtaine de mètres, des bouquetins pas farouches du tout.

Nous traversons plusieurs névés glissants et assez dangereux. Le temps s'est rafraîchi, on endure le pull, le coupe-vent et les jambes longues.

Au milieu d'un névé, nous découvrons par hasard l'entrée du tunnel de la Traversette.



Percé en 1480, le tunnel de la Traversette de 75m de long, est la première percée alpine à 2850m d'altitude. Situé à la frontière franco italienne, il permet d'éviter l'accès très dangereux du col de la Traversette. Au sortir du tunnel, nous arrivons au col par un sentier muletier facile d'accès. Nous traversons encore quelques névés, puis c'est beaucoup de descentes en serpentin dans la prairie. Nous rencontrons des vaches et leur veau, un taureau à l'air peu engageant. Le sentier caillouteux est très agréable. Il accède à un village et à l'auberge refuge le Plan du Ré. Nous traversons le parking et faisons une mini pause, certains profitant de téléphoner pendant qu'il y a un peu de réseau. Au-dessus, nous passons où le Pô prend sa source, il jaillit de la pierre.

Nous pique-niquons sur les rives du lac Florenza. Nous sortons de nos sacs un énorme sandwich fait de jambon blanc, gruyère, rondelles de gros radis rose, le tout dans du pain de guerre immangeable. Nous avons également un petit cake, une compote, un sachet de fruits secs.

A peine notre repas sandwich avalé, nous reprenons notre marche car assis, il fait juste chaud et une longue marche dans la montagne nous attend.

Nous grimons au milieu de la verdure arrosée de petits ruisseaux, beaucoup de petits lacs, tantôt vert émeraude, tantôt bleu azur. Un endroit bien sympathique, extrêmement coloré par les fleurs de montagne : myosotis, soucis, orchidées, boutons d'or, ancolies, œillets, et un lys orange, d'un aspect élégant, perdu au milieu des lys blancs. Par endroit une multitude de fleurs d'arnica, la fleur anti douleur. Micheline en met une dans son soutif afin de contrer les douleurs en cours et à venir, la Dom en met une dans son dos. Le long du chemin, nous trouvons des ossements de bouquetin, la loi de la nature est passée par là. Les clairières dépassées, nous abordons une barre rocheuse très accidentée. Il nous reste environ deux heures à grimper avant d'arriver au refuge. Les marquages blancs et rouges sont très rapprochés les uns des autres car le parcours dans les hauteurs du Mont Viso est souvent dans le brouillard. Christian, Micheline et la Dom sont un peu en arrière du groupe : nous nous arrêtons et nous écoutons le silence. C'est impressionnant. Pas un bruit de torrent, ni d'oiseau, pas même le souffle du vent.



Vers 16h15, nous sommes tous réunis au refuge Sella Quintino à 2640m d'altitude. Le refuge est situé au pied d'un lac. Un gros tuyau noir pompe dans le lac et alimente tout le refuge en eau. On n'imagine à peine l'installation de filtres pour obtenir l'eau potable.

Les toilettes comme les douches sont à l'extérieur du refuge. Les douches fonctionnent avec un jeton : un jeton pour 18 litres d'eau bien chaude. La question est « quelle est la superficie qu'on peut se laver avec 18 litres d'eau ? » « On peut se faire un shampoing ou pas ? »

Les premiers arrivés ont déjà pris leur douche et passent à l'interrogatoire.

Nous sommes séparés dans deux dortoirs : un dortoir de quatre personnes où s'installent Micheline, Charlotte, Colette et la Dom. Sylvaine dormira dans le dortoir avec les garçons.

Quelques courageux se mettent à la lessive. Un petit cabinet de toilettes et WC à l'intérieur du refuge sera ouvert pour la nuit.

Avant de passer à table, Jeannot, Christian, et les deux Dom se remettent à la belote.

Grâce à de petits convecteurs muraux, on peut se réchauffer car l'atmosphère est bien crue dans le refuge. A 19h00 nous nous installons à table. Nous avons droit à choisir notre menu : soupe multi légumes ou pâtes à la tomate ; escalopes de dinde ou omelette au fromage, ces deux plats sont servis avec des pommes de terre et des haricots verts ; dessert unique, crème brûlée et son coulis de caramel.

Le refuge est plongé dans le brouillard. Une giboulée de grêles vient de s'abattre sur le site en même temps que le ciel est zébré par un arc-en-ciel. L'orage annoncé en fin d'après-midi bat son plein. Il est 20h30.

Le local des chaussures est aménagé de fils à linge mais l'endroit étant fort humide, peu de vêtements lavés seront secs au matin. Par chance, le gérant a mis en route un aérotherme qui souffle de l'air chaud toute la nuit.

En ce qui concerne les refuges, ceux des italiens sont de qualité largement supérieure et de meilleur accueil que les refuges français.

Après quelques tours de belotes pour les accros, nous gagnons les dortoirs vers 21h30.

Pour information, nous avons grimpé l'équivalent de 270 étages.

MERCREDI 25/07/2018 :

Nous sortons de nos couchettes à 6h20. Quelle bonne surprise ce matin, après l'orage et les grosses pluies de la nuit, nous contemplons le lever de soleil sur la vallée du Pô, magnifique.

Le petit déjeuner est installé sous forme de self et c'est l'abondance : café, thé ou chocolat, confiture, miel, nutella, beurre, fromage blanc, multi céréales, pain brioché.

Après la traditionnelle revue des sacs pour ne rien oublier et le remplissage des gourdes, nous récupérons nos pique-niques et partons à 7h50.



Chaque sentier emprunté est différent : des gravillons, des grosses caillasses, le sol est jonché de gros cailloux verts. Christian rêve d'un beau muret de schiste vert chez lui à Cernay.

Beaucoup de fleurs d'arnica et des parterres de toutes petites fleurs multicolores ; si petites soient elles, toutes ces fleurs contribuent à enrichir les pâturages de montagne.

Un peu plus loin, on se croirait en Afganistan, des replats herbeux garnis de gros blocs qui attirent le regard par leur énormité. Nous remontons en direction du col Passo Gallarino à 2728m d'altitude, au bord du chemin, de nombreux cairns en cathédrale.

Aux différents cols que nous franchissons, nous nous rendons compte par la pose de petites stèles que la montagne fait beaucoup de victimes parmi les randonneurs, les alpinistes, les guides, beaucoup de jeunes entre 20 et 27 ans, des garçons comme des filles. Dans la seule journée de ce mercredi, nous avons compté 7 stèles pour des accidents survenus en moins de 5 ans.

Après avoir traversé divers torrents, après la caillasse, nous débouchons sur le lac Bertin assez caractéristique avec ses pierres dressées comme pour un cimetière, des milliers de pierres installées comme des petits menhirs. Christian pense que c'est peut-être un artiste inconnu qui s'est essayé au « land art ». Nous découvrons ces drôles de petites stèles sur des centaines de mètres.



Ensuite nous entamons un gros pierrier. Le temps se couvre et quelques gouttes, de plus en plus grosses, nous surprennent. Ce n'est pas bon signe, nous devons sortir les ponchos.

Pas le temps de trouver le coin idyllique pour pique-niquer, nous avalons notre repas vite fait entre deux averses.

Au menu : une salade faite d'un mélange de riz-macédoine-thon-olives-câpres, un sandwich au fromage, une compote.

Nous repartons par un cheminement, tout en descente, dans une forêt de mélèzes et de sapins. Le sentier est terreux, jonché de pierres, traversé de racines. Nous arrivons sur une clairière où le soleil nous chauffe. Nous traversons un petit pont qui enjambe un torrent, nous le suivrons un bon moment, accompagnés par le ballet des libellules. De simples délices qui ensoleillent nos randonnées.

Nous rencontrons souvent des troupeaux. Celui-là est un peu éparpillé dans la clairière et le long de notre chemin. Les animaux lézardent dans la chaleur de l'été en nous regardant progresser. Un veau, né depuis quelques heures seulement, dort blotti dans les pattes de sa maman.

Le soleil est de retour mais pas pour longtemps. Une bonne giboulée transforme les chemins en petits torrents. En peu de temps, nous sommes rincés.

Une demie heure plus tard, la pluie a cessé mais de gros nuages noirs menacent jusqu'à notre arrivée au refuge de Vallente à 2458m d'altitude.



Le refuge a été construit en 1981 au pied d'un lac. Il produit sa propre énergie grâce à une turbine. Un local est prévu pour le séchage des vêtements, mais la pièce très humide est déjà bien occupée. Mis à part une poignée de porte-manteaux, pas grand-chose à disposition des randonneurs pour l'étendage. Notre groupe est logé dans un même dortoir très étroit. Aucun emplacement pour entreposer nos sacs, ni accrocher quoi que ce soit.

C'est le moment d'appliquer l'article 22 : chacun se débrouille comme il peut !

L'un d'entre nous a de la ficelle, un autre a des ciseaux, certains ont de l'imagination, d'autres de la souplesse : un peu d'acrobatie entre les lits superposés, un peu de débrouillardise, beaucoup de rigolades et le tour est joué ; des ficelles sont tendues à travers le dortoir et au-dessus des lits. La moindre lampe et les rares pitons sont réquisitionnés pour maintenir nos fils à linge de fortune.

Notre installation ressemble un peu à l'Italie, mais nous sommes en Italie.

Chacun a pu étendre toutes ses petites affaires.

Le refuge est une usine à randonneurs : au deuxième étage, des lits superposés jusqu'à trois hauteurs sur un grand palier, sans aucun box d'intimité. Seulement deux douches pour ce grand refuge de 75 places. Le système d'eau chaude est à base de jeton comme la veille. Forcément la file d'attente est telle, qu'elle vous donne envie de faire demi-tour.

Les habitués de la belote ressortent les cartes pendant que d'autres s'occupent avec des jeux de société ou des livres.

La grosse averse en fin d'après-midi a lavé le ciel et le taux d'humidité est remonté ; après une brève accalmie, la pluie a repris de plus belle et il fait 15° au refuge pendant qu'à Reims c'est l'étuve avec des nuits à 36°.

Le personnel du refuge nous fait sortir du réfectoire afin d'être peinard pour dresser les tables.

Le dîner est servi à 19h00 : l'entrée est à choisir entre des penne avec viande sauce tomate et parmesan ou une soupe minestrone, puis rôti de porc avec de la polenta et des haricots verts ; dessert au choix : compote de fruits au chocolat et à la cannelle ou flan au chocolat sur un lit de biscuit.

Nous quittons la table à 20h30, les plus courageux partent s'aérer jusqu'au lac, les autres vont se coucher.

Dans la chambre, on se croirait dans l'émission « Au théâtre ce soir » de Pierre Sabbagh.



Imaginez la scène. Dans la pièce, des fils à linge dans tous les sens où sèchent des vêtements de toutes les tailles et toutes les couleurs.

Sylvaine, Micheline et la Dom sont allongées côte à côte sous leur couette.

Face à elles, deux lits superposés, en haut Colette, en bas Christian.

Comme il n'y a pas grand-chose à faire, les spectatrices admirent les deux tableaux superposés en allant de leurs commentaires : le manège de Colette, qui défait et refait son sac, pendant qu'en dessous Christian installe son couchage, en se prenant au jeu et en faisant durer le plaisir.

Quand brusquement, surgissent nos courageux randonneurs du soir. Ils ont abrégé leur sortie car il fait un vent glacial.

Dans la chambre c'est un balai incessant d'allées et venues : et ça va se brosser les dents, et ça revient, et ça repart aux toilettes... La porte claque avec fracas chaque fois qu'elle est ouverte. Un vrai vaudeville !

Dans les éclats de rire, Christian va se laisser aller à nous faire une confidence : depuis le deuxième jour, il n'a plus qu'un seul slip, celui qu'il a sur lui. Il a égaré son sac de slips au refuge de Jervis. Par chance, il avait pris un maillot de bain, alors il nous explique que depuis il alterne, entre slip et maillot de bain, et une fois à l'endroit et une fois à l'envers !

Pas facile de trouver le sommeil derrière une soirée pareille.

Au fait le Dom, combien d'étages aujourd'hui ?

- 187
- C'est tout, ton application elle débloque !

JEUDI 26/07/2018 :

Les premiers se lèvent à 6h20 et passent aux sanitaires avant l'affluence. Sortir du dortoir est une chose, y revenir en est une autre : entre les dix dormeurs et les étalages de linge mouillé de la veille, je ne vous parle pas de la puanteur dans la chambrée. Le point positif est que la chaleur humaine a séché tant bien que mal nos vêtements.



Le petit déjeuner est servi à partir de 7h00, comme d'habitude nous ne sommes pas en retard pour nous installer autour de la table : café, thé ou chocolat, biscottes, pain, petits gâteaux, beurre, nutella et confitures.

A 7h50 la troupe est fin prête pour le départ. Ça caille et l'atmosphère est humide.

Le chemin est sinueux et nous grimpons un beau raidillon entre les paysages de fleurs riches en couleurs, avec les pics montagneux au-dessus, l'occasion de faire de belles photos.

Alors que nous avons déjà bien avancé dans notre ascension, Vincent réalise qu'il a laissé ses bâtons au départ de ce matin. Il fait demi-tour et redescend au refuge de Vallanta. C'est le genre de truc qui vous coupe les pattes dès le matin.

Le chemin est maintenant sur un passage d'éboulis de schistes, avec les pluies de la veille, les dalles luisent et sont glissantes. Des petites cascades se sont formées sur les parois rocheuses.

Comme souvent au cours de notre périple, nous constatons la présence d'anciens bâtiments militaires, situés de telle façon qu'ils devaient surveiller la vallée. Plus tard, certains d'entre eux ont dû servir de bergerie.

Aujourd'hui, tout est dégradé, quelques fleurs égayent ce terrain délabré.



Au col de la Losetta à 2872m d'altitude, Vincent nous a rejoints depuis un moment, nous faisons une pause d'une bonne demi-heure afin de se détendre face aux sommets. Les nuages accrochent sérieusement les cimes, même si les trouées bleues sont dominantes.

Le groupe des plus rapides décide de repartir, alors que les autres préfèrent flâner encore un peu.

Nous redescendons dans une terre noire, du gravillon minuscule et instable. A travers les prairies, nous passons au milieu d'un troupeau. Dans la raideur des pentes, pas étonnant de voir sur les vaches mais aussi sur les veaux, les muscles se dessiner sous la peau. Ces charmants bestiaux nous ont laissé des bouses sur tout le tracé du GR. Notre sentier file et devient moins raide.

Nous arrivons à un beau torrent où nous retrouvons Jeannot et le Dom qui prennent un bain de soleil en nous attendant.

Charlotte et Vincent ont préféré continuer tranquillement le parcours.

Il fait très chaud et nous décidons de faire une pause trempette de pieds.

Christian ne se contente pas d'y mettre les pieds, il part bien à l'écart du groupe, en haut du torrent pour une véritable aspersion.

Pendant que quelques-uns sortent un petit en-cas du sac, d'autres se revigorent les pieds dans le torrent, lorsque nous apercevons un cul blanc au loin : c'est notre Christian qui prend un bain en tenue d'Adam. L'eau du torrent saisi, mais les jambes apprécient ce rafraîchissement. Toutes les bonnes choses ont une fin, nous continuons notre chemin à travers les pâturages.

Le terrain est plat et nous longeons une clôture électrique.

- Tu crois qu'elle est branchée ?
- Aie, ouille !
- Elle est branchée.

De l'autre côté de la clôture, un troupeau de vaches, qui ont de très grosses cloches tenues par des colliers décorés, nous toise étrangement. Certains colliers sont très larges et découpés dans de beaux cuirs, fermés par une boucle en acier doré ou argenté. D'autres courroies sont agrémentées de tissus ou de broderies de plusieurs couleurs. Nous constatons que ce sont des colliers fabriqués de façon artisanale. Les cloches sont de tailles variées ce qui donne des résonances différentes. Elles permettent de repérer et d'identifier les troupeaux lors de leurs déplacements.

En contre-bas de notre piste court le torrent dans lequel nous nous sommes rafraîchis.

Un typique habitant de ce milieu, la marmotte, qui creuse d'innombrables terriers et nous charment avec ses sifflements d'alarme.

Nous entendons des marmottes et nous les voyons dévaler le flanc de la montagne en face. Soudain, elles se mettent à siffler et regagnent leur terrier en vitesse.

L'instant d'après, nous croisons un randonneur et son chien. Les marmottes avaient détecté l'animal bien avant que nous l'apercevions.

Les plus rapides d'entre nous, Jeannot, Le Dom, Charlotte et Vincent sont bien loin devant, nous les retrouverons au refuge en fin d'après-midi.

Nous pique-niquons à l'entrée du village de Pontechianale au bord du torrent que nous avons rejoint.

Notre panier repas est composé d'une tomate, une salade de riz maïs thon haricots rouges, un sandwich à la Tome de Savoie, une pomme et quelques friandises.

Le soleil est là, mais le ciel change vite de couleur et nous repartons rapidement.

Nous empruntons une route goudronnée et entrons dans le village de Chianale. C'est un beau petit village fait de pierres et traversé par beaucoup d'eau.

Le ciel est de plus en plus menaçant. Nous nous arrêtons dans un bar, le temps de boire un café, une bière ou un coca et de savourer, pourquoi pas, une pâtisserie. Nous sommes étonnés par le montant peu cher de nos consommations.

Les nuages remontent la vallée, cachant ou découvrant les cols et les sommets environnants. La pluie frappe avec vigueur les tables de la terrasse que nous avons quittée dare-dare. Un éclair suivi d'un fort coup de tonnerre vient interrompre nos causeries.

Le petit déluge a cessé et nous décidons de visiter les ruelles de Chianale. Tout comme le village de Pontechianale traversé précédemment, Chianale a deux petites églises, ouvertes toute la journée et très bien entretenues : fleurs fraîches, bancs impeccablement cirés, autel décoré.

Les filles passent dans la boutique souvenirs uniquement pour le plaisir des yeux, pas question de faire des emplettes, le sac est assez lourd comme ça.

Dans une heure, nous serons au refuge de Savigliano. Nous avons le choix entre prendre la route ou un chemin forestier. Nous optons pour le chemin forestier bien sympathique, mouillé par la pluie. Un petit torrent cavale le long de cet itinéraire verdoyant.

Notre parcours devient de plus en plus compliqué puisque nous ne repérons plus aucune balise.

Rien à droite, rien à gauche, les semblants de sentiers ne sont guère engageants. Il faut se rendre à l'évidence, nous avons perdu le sentier forestier. Nous pourrions faire demi-tour, mais nous avons fait pas mal de chemin et personne n'a envie de repartir sur ses pas.

Au-dessus de nos têtes, nous voyons très bien la route. Pour regagner cette route, le plus compliqué est de traverser le torrent grossi par l'orage. On peut même dire que le débit du torrent a doublé de volume.



Christian décide de construire un passage à gué en superposant des pierres.

Après « Au théâtre ce soir », nous voilà dans la série « Mac Gyver » !

De l'autre côté du torrent, un troupeau de vaches foncent dans notre direction. Par curiosité ou pour nous agresser ?

Colette, Alain et Micheline viennent en aide à Christian pendant que Sylvaine et la Dom, surprises par les bovins, détaient et pissent de rire.

Christian et ses auxiliaires, imperturbables, continuent la construction de ce gué de fortune. Sauf que Micheline, charriant les plus grosses pierres qu'elle peut trouver, les lance à Christian au lieu de lui passer. Christian a beau faire mine d'éviter les pierres en rentrant le ventre et en faisant le gros dos, il est rincé à chaque projectile.

La Dom les rejoint et se met au boulot ; comme Micheline, elle cherche des gros cailloux, mais elle les déposera délicatement sur le chantier ; pendant ce temps-là, Sylvaine immortalise cet instant mémorable, et surveille le troupeau du coin de l'œil.

Le moment est venu où Christian teste le passage : la construction n'est pas d'une extrême solidité, mais pour six personnes à passer, ça fera l'affaire.

Nous traversons sans encombre, toisés par les vaches qui ne s'aventurent pas, Alain les tient en respect avec un bâton.

Les filles remercient leurs deux héros sauveurs : Christian pour l'idée du passage à gué et Alain qui a bravé le troupeau de vaches.

La joyeuse bande remonte jusqu'à la route, de l'herbe au niveau des genoux, dans les bouses de vaches détrempées par la pluie, aucune trace du moindre sentier, ça grimpe raide.

Enfin la route est là : il reste trois kilomètres pour arriver au refuge de Savigliano. Nous marchons d'un pas alerte, car nous craignons une nouvelle giboulée.

A proximité du refuge, nous rencontrons nos camarades qui partent se promener en direction du centre du village. Ils sont douchés, frais et fringants pendant que nous sommes dégoulinants de sueur et éclaboussés de boue.

Le refuge est un hôtel de luxe : cinq chambres pour notre groupe de dix, le calcul est vite fait.

Dans chaque chambre, une chaise, une armoire avec porte-manteaux.

Les douches sont à côté des chambres et l'eau super chaude n'est pas limitée.

Ces sanitaires ont tout de même une particularité : ce sont des toilettes à la turque aménagées avec un flexible de douche et une robinetterie.

Tu te laves et tu fais popot en même temps. Etonnant !

Sauf que si tu lâches ta savonnette, elle tombe dans le trou. Dommage !

En attendant l'heure du dîner, nous nous regroupons tous au village dans un petit troquet pour un pot bière.

Le propriétaire, bien sympa, nous ouvre une salle rien que pour nous.

Chacun raconte ses péripéties de la journée : Charlotte et Vincent sont parvenus au refuge les premiers. Ils sont même arrivés en début d'après-midi et n'ont pas subi les assauts de l'orage.

Le Dom et Jeannot ont perdu la trace du sentier à peu près au même endroit que les six acolytes. Tant bien que mal, ils ont traversé le torrent, avancé dans la végétation abondante, dans l'objectif de remonter jusqu'à la route. Afin de gagner le refuge avant l'orage, ils ont couru sur plusieurs kilomètres, harnachés de leur gros sac à dos, mais rien n'y a fait, ils ont été saucés quand même.

Nous rentrons au refuge au pas de course car il recommence à bruiner.

Le dîner est servi à 19h00 : une bonne soupe multi légumes pour commencer, qui réchauffe nos corps, un peu engourdis par la fatigue et l'humidité de la journée. Puis le gérant nous apporte des macaronis à la tomate, du rôti de dindonneau, de la jardinière de légumes, des épinards et en dessert, de la crème vanille sur son coulis de caramel.

Après quelques tours de belote, un peu de lecture et des sudokus, nous montons dans nos chambres vers 21h30.

De la fenêtre, nous apercevons le village éclairé de lumières blanches et orange. On dirait des lampions de fête.

Chacun à son rythme, nous avons tous gravi les 195 étages, chiffre annoncé par l'application du Dom.



VENDREDI 27/07/2018 :

A 6h15, ça bouge déjà dans le couloir.

Dans notre groupe, il y a ceux qui marchent vite, ceux qui prennent un peu plus leur temps, ceux qui sautent du lit de très bonne heure et ceux qui aiment bien leur couette. Mais chacun trouve sa place et chacun respecte la personnalité de l'autre et c'est ce qui fait qu'on s'entend bien.

Il fait frais mais il ne pleut pas. Le gérant nous dit qu'il est prévu une belle journée ensoleillée et que des ondées sont annoncées à partir de 16h00.

Aujourd'hui, nous avons un bon dénivelé de 1200 mètres positif qui nous attend. Rien que de penser au chiffre, ça nous essouffle.

Il nous est proposé un bon petit déjeuner pour nous donner du punch : café, thé, pain, beurre, confiture, nutella, yaourt et une délicieuse tarte sablée à la confiture d'abricot.

A 7h45, nous quittons ce refuge bien accueillant par un petit sentier, celui que nous avons manqué la veille.

Il est prévu dans le parcours que nous revenions un peu sur nos pas, jusqu'au petit village de Chianale.

Quelques-uns d'entre nous entrent dans l'épicerie et font quelques achats pendant que les autres prennent la pause pour des photos souvenirs. Les habitués de la rêverie traînent dans les ruelles fleuries et décorées de divers objets : puits, chien en bois, tonneaux garnis de fleurs, des traîneaux et des téléphériques miniatures, des fontaines de toute sorte, etc.

Le groupe se reforme à la sortie du village pour entreprendre la montée en direction du col de Varan à 2800m d'altitude. Le soleil est déjà très chaud et l'ascension s'annonce pénible. Nous traversons des prairies sans la moindre trace d'ombre, slalomant entre les fleurs et les bouses de vaches. Les bovins ont déserté l'endroit, en revanche, nous nous faisons attaquer par des petites mouches et des taons.

Plus nous grimpons, plus la végétation se fait rare sur ce chemin de cailloux. Chemin étant un mot un peu prétentieux pour désigner cette voie aussi large qu'une bande Velpo. Il y a de quoi se sentir très à l'aise : d'un côté le précipice qui ne demande qu'à vous accueillir à bras ouverts, et de l'autre côté la paroi de grosses pierres prête à s'ébouler.

Il faut reconnaître la beauté du paysage, la montagne, ce géant qu'est le Mont Viso, des petites fleurs minuscules, alimentées par on se sait quoi, qui sortent d'entre les cailloux.

A force de grimper, il fallait s'y attendre, nous sommes dans un magnifique pierrier bien casse-gueule : de très grosses marches ou des petits cailloux qui se dérobent sous nos pieds. Nous traversons deux névés, aussi glissant l'un que l'autre. Tout le monde peine, même les plus doués.

Il fait très chaud sur ce terrain fort accidenté.

Nous devons passer un névé pas tout à fait disposé comme les autres. Il est à flanc de montagne et nous devons le franchir en passant en dessous. Ceux qui font 1,60 mètre le traverseront plus aisément que les autres, quoi que ! Les plus grands y arrivent tant bien que mal en se mettant accroupis, mais le sac ne passe pas. On essaie à genou, le sac raccroche encore. Bon ben, à plat ventre, le sac coince un peu mais en forçant, on y arrive. Le névé suinte sur des gravillons noirs, ventre à terre dans cette gadoue, on est beau lorsqu'on se relève à la sortie de cette percée naturelle. Encore un bon moment de rigolade.

Le Dom et Jeannot ont choisi de traverser le névé par-dessus, en le contournant, mais reconnaissent que ce n'était pas le bon plan, l'affaire s'est avérée délicate.

Nous continuons de grimper jusqu'au col de Saint-Véran à 2844 m, pour avoir la vue sur les Alpes italiennes et sur le Mont Viso.



Le col est très venteux. Nous nous abritons entre des gros cailloux : l'homme a construit cet abri de fortune avec des caillasses, il a même installé des bancs en trouvant des pierres de forme allongée.

Le soleil donne et il fait très chaud dans ce petit espace inattendu et bien apprécié.

Une bonne occasion pour sortir nos pique-niques du sac : deux énormes morceaux de pain pour une tranche de jambon et quatre rondelles de saucisson sec ! Une brique de jus de fruit, une barre de chocolat.

Dans la matinée, au village de Chianale, Jeannot a acheté une bonne bouteille de vin. Chacun sort sa timbale (ou presque) afin de trinquer tous ensemble à 3000m d'altitude. C'est chouette et très original.

Très vite, les plus rapides, Jeannot, Le Dom, Charlotte et Vincent repartent. Bientôt suivis par Alain, Sylvaine, Colette et la Dom.

Christian et Micheline terminent tranquillement leur déjeuner et profitent de se ressourcer devant l'immensité des montagnes.

Pour la digestion, une belle montée dans les caillasses et la poussière sous un soleil de plomb.

Heureusement, une petite brise est toujours présente.

Nous voilà en haut d'un pic avec de gros rochers partout.

Il est où le GR ?

Le vide est tout autour de nous. On ne sait comment amorcer la descente et pourtant le GR est bien là ; un peu plus loin, nous apercevons les marques de peinture rouge et blanche.

Alain descend très méthodiquement, avoir des grandes jambes, ça aide. Colette s'engage sur la pente vertigineuse sur les fesses. La Dom s'aventure à plat ventre, face à la falaise, les pieds dans le vide cherchant un point d'appui. Quelquefois les bâtons sont plus gênants qu'ils nous apportent de l'aide. Sylvaine a le vertige, Alain en bon mari vient à son secours.

Partir pour un trek en montagne est vraiment une aventure.

Marcher au rythme de la nature, et je vous assure qu'à ce stade-là, on n'avance pas vite, c'est vraiment la déconnexion totale pendant plusieurs jours.

Après ce passage périlleux, nous descendrons jusqu'au refuge par un sentier sinueux, qui ondule entre les cailloux, sur de la terre battue et poussiéreuse par le manque d'eau.

La descente est géante. La prudence est de rigueur : pas question de se laisser gagner par la vitesse, sinon c'est la chute assurée.

Nous apercevons le refuge au loin dans la vallée, mais un panneau indique que nous en sommes à 50mn. Décourageant !

Parfois le soleil se cache et il fait nettement moins chaud.

Enfin le refuge d'Agnel : c'est un beau bâtiment. Il est autonome en énergie grâce à des panneaux solaires. Il est également approvisionné en eau grâce à une source.

Nous sommes tous installés dans une même chambre. Une petite mezzanine accueillera quatre dormeurs pendant que six logeront en bas. Alain dormira parmi les filles.

La chambre donne sur un grand balcon où nous pouvons faire sécher nos serviettes de bain sur une longue balustrade.

Nous nous précipitons pour prendre notre douche car le refuge attend un groupe de 50 personnes. Les douches sont agréablement chaudes et non limitées.

Après quelques rafraîchissements et quelques tartes aux fruits rouges, nous passerons l'après-midi à lire, annoter le carnet de route, regarder et trier les photos sur l'écran de l'appareil, jouer au scrabble.

Nous nous installons en terrasse, admirablement équipée de bancs, de parasols et de chaises longues, idéales pour une petite sieste au soleil.



Alain, Jeannot et le Dom se lancent en direction du Pain de Sucre, magnifique sommet dominant toute la région, et vue imparable sur le Viso et le Queyras. Montée raide et arrivée un brin vertigineuse mais facile d'accès pour nos trois randonneurs délestés de leur sac à dos.



Le dîner est servi à 19h00. En apéritif, nous commandons un vin blanc, du Jurançon, pour fêter notre dernière soirée ensemble. Sylvaine sort des amandes et des cubes de fromage pendant que Jeannot nous propose du saucisson, le tout acheté au matin dans la petite boutique de Chianale.

Le saucisson est plutôt destiné à une cuisson longue en accompagnement de viande bouillie. Il est dur comme du bois et impossible à couper pour l'apéro ; les plus gourmands d'entre nous s'essaieront à une dégustation, au risque d'y laisser une dent ; encore une bonne occasion de rire.

Les personnes du refuge servent le repas : soupe multi légumes, bœuf en daube aux pruneaux accompagné de riz, salade verte avec cubes de fromage, cake aux amandes noix et noisettes. Soyons fous : nous commandons une bouteille de vin MISTRAU « les Terrasses d'Eole du Mont Ventoux ».

Après le repas, les habitués de la belote ne résistent pas au plaisir de faire un mille pendant que les autres discutent autour de la table.

Le Dom nous annonce que la grimpette de la journée équivaut à 441 étages.

En fin de soirée de ce vendredi 27 juillet, certains se préparent à vivre un spectacle céleste de toute beauté : une éclipse lunaire. Alain se réjouit d'avance et nous explique que la lune entrera dans l'ombre de la terre pour nous offrir une éclipse totale. L'intérêt de cette observation est de suivre la progression de l'ombre de la Terre sur la surface lunaire.

Il est 21h30 : les clients du refuge guettent la lune depuis la terrasse et les longs balcons des chambres, mais dans un premier temps, la lune est cachée par « le Pain de Sucre ».

La température a chuté et nous nous couchons, bien emmitouflés dans nos couettes.

Alain ne capitule pas, il veut absolument voir l'éclipse lunaire. Il fait de nombreux voyages de sa couette au balcon.

A 22h00, Alain est comblé ! La lune apparaît. Elle est d'une splendide couleur rouge brique. Le site d'observation est bien dégagé et Alain se régale. Il appelle la chambrée pour voir le spectacle qui commence. Au-dessus, chez les mecs, ça dort. En bas, les plus courageuses sont sorties, enroulées dans leur couette blanche à gros pois noirs, tissu adapté à la circonstance, ça ressemble à des lunes.

Plus tard, au beau milieu de la nuit, un des dormeurs couchés dans la mezzanine se lève et d'un geste malencontreux, allume le dortoir sans même s'en apercevoir. En plein sommeil, ça surprend.

SAMEDI 28/07/2018 :

Les portes claquent dans les couloirs, quelques clients peu précautionneux ! De ce fait à 6h20, tout le monde est réveillé.

A 7h00, nous nous retrouvons autour du petit déjeuner : café, thé, chocolat, pain, beurre, confitures miel, nutella et céréales.

Nous récupérons nos pique-niques. La veille, le gérant du refuge a prévenu que les randonneurs ne fournissant pas de boîte à victuailles, en recevront une qui leur sera facturée trois euros. Les deux Dom,

équipés d'une boîte, échapperont à la « taxe ». Mais en récupérant son récipient, la Dom rage : le gérant a écrit au marqueur noir DECAUDAIN en gros, sur son beau couvercle Tupperware, le salopiaud ! A 8h00 nous sommes fins prêts pour l'ultime randonnée de ce tour du Mont Viso. Techniquement, la balade n'est pas difficile.

Le sentier monte assez sèchement dans les alpages au milieu d'une prairie verdoyante sur lesquelles pousse une flore particulière. Il a été mis en place une réserve à base de filets de protection. Afin de stabiliser le sol et soutenir la re-végétalisation, ces filets de protection fait d'un tissage serré, sont installés le long du sentier balisé, dans le but de laisser l'herbe et les fleurs repousser, sans que personne ne piétine l'endroit.

Le chemin était devenu un véritable boulevard, suite à la fréquentation de nombreux randonneurs, mais également les troupeaux qui détériorent la flore en broutant tout sur leur passage. Tout en étant réduit de moitié, le sentier reste bien praticable.

Au col Vieux et à 2806m d'altitude, nous avons un panorama original et surprenant : les hauts sommets mythiques du Pain de Sucre et du Viso, la chaîne des Alpes françaises, italiennes et suisses, le col Agnel marquant la frontière entre l'Italie et la France, de vastes étendues d'alpage. Réellement grandiose.

Le sommet du col Vieux est dénudé, il y fait beaucoup de vent. Il ouvre la porte à un monde mêlant minéral et végétal.



C'est là que nous quittons Jeannot, Sylvaine, Alain, Charlotte et Vincent. En effet, ces deux derniers doivent rentrés à Reims le soir même pour des raisons professionnelles.

Après quelques embrassades et tapes dans le dos, ils reprennent leur itinéraire sans tarder jusqu'à la voiture laissée une semaine plus tôt, au début de notre périple. Le Dom leur emboîte le pas, mais reviendra à notre rencontre dès que la voiture aura quitté le refuge de la Monta.

Christian, Colette, Micheline et la Dom descendent tranquillement le vallon en passant devant une succession de lacs, de petits torrents. Autant profiter de la dernière descente. Le chemin est fait de cailloux, de schiste et de terre battue.

Nous croisons un ascète d'une cinquantaine d'années, tout de blanc vêtu. Il a de très longs cheveux blancs. On dirait un ancien hippie. Christian remarque qu'il est pieds nus et qu'il arpente le terrain sans aucune difficulté.

Un peu plus loin, nous rencontrons un jeune berger d'environ trente ans, il fume un pétard. L'odeur ne trompe pas. Cinq chiens aboient, de magnifiques patous. Ils gardent le troupeau de 950 moutons. Le berger est accompagné d'un baudet qui porte le ravitaillement lors de ses déplacements. Le jeune homme nous explique qu'il fait pâître ses moutons durant six semaines, puis il change de pâturage.

Nous continuons notre descente dans une forêt de mélèzes. Le sentier est fait de petits cailloux et de terre battue qui rentrent facilement dans nos chaussures. De nombreuses racines sont disséminées sur le passage.

Nous traversons le parcage des moutons. Le sol est jonché de crottes et ça empeste la pisse, ça pique le nez. Nous nous éloignons en toute hâte de cette puanteur.

A une bonne distance de ce lieu nauséabond, nous sortons nos pique-niques.

Les deux Dom ont fourni leur boîte et les ont récupérées remplies de taboulé ; les autres randonneurs ont de la salade de riz dans une belle petite boîte bleue (à 3 €) avec en prime une petite cuillère en inox. Nous avons aussi un sandwich au pâté de campagne, un morceau de morbier, une tomate, une pomme, une madeleine, une barre de pâte de fruit.

Alors que nous avalons les dernières bouchées, voilà le Dom qui remonte le sentier. Il nous explique que nos amis ont bien regagné la voiture de Vincent comme prévu et qu'à peine arrivés au refuge de la Monta, ils repartaient en direction de Reims. Vincent souhaitait passer le feu tricolore de l'éboulement du Pas de l'Ours à l'heure requise, afin d'éviter d'attendre 20mn.

Le Dom a déjà mangé son pique-nique, aussi nous repartons sans nous attarder car le ciel s'assombrit brusquement et de la pluie est annoncée en début d'après-midi. Il est 13h00 et il reste encore une bonne heure à marcher jusqu'au refuge de la Monta.

Que de la descente dans des cailloux poussiéreux. Les deux Dom passent la vitesse supérieure et distancent un peu Colette, Micheline et Christian. Bientôt les premières gouttes nous surprennent, mais très vite, elles sont remplacées par une pluie de plus en plus forte. Si chacun enfile son poncho, la Dom décide de ne pas sortir le sien. Si près du refuge, 20 mn environ, le poncho est trop long à sécher, elle préfère être saucée jusqu'au slip, et puis c'est la dernière journée.

Au pas de course, avec le sac à dos, pas facile l'arrivée au refuge de la Monta ! Avec ou sans le poncho, nous sommes tous rincés. Une fois de plus, pas grand-chose de prévu au refuge concernant l'étendage de linge mouillée.

Nous sommes installés tous les cinq dans un dortoir prévu pour quatorze personnes. Nous prenons nos aises. Cependant il y a un bémol, nous sommes dans le passage éventuels des sanitaires de la chambre d'à côté. Nos voisins d'un soir n'ont pas compris qu'il y avait également un autre accès pour les toilettes et les douches.

Sur trois douches, une ne ferme pas à clé, mais le randonneur a parfois le goût du risque : le Dom se fera surprendre au moment du rhabillage.

Il est à peine 15h00, Christian propose d'aller visiter le village de Saint-Véran à une trentaine de kilomètres. Nous sommes arrêtés 20mn au fameux feu tricolore au niveau de l'éboulement du Pas de l'Ours. Une policière est en faction à cet endroit une bonne partie de la journée ; sa fonction est de guetter ou d'attendre que quelque chose se passe et de veiller à ce que tout se passe bien.

Elle est assise, munie d'un talkie-walkie, elle n'est pas stressée.

La circulation est ouverte et nous roulons à proximité des éboulis. Les dégâts sont impressionnants. L'homme est minuscule face à la nature.

Le village de Saint-Véran est classé parmi "Les plus beaux villages de France". Perchée à 2050m d'altitude, c'est aussi la plus haute commune d'Europe.



Pour ceux qui viennent en voiture, le village est interdit aux véhicules des non-résidents. Des parkings payants (2€) sont à l'entrée de Saint-Véran.

Le village vaut la visite pour ses belles fermes avec leurs vieilles galeries en bois appelées « fustes », fontaines et cadrans solaires.

Dans ce petit bourg, on compte beaucoup d'artisanats de toute sorte. Nous montons en haut du village en visitant les boutiques.

Nous prenons un pot bière en terrasse. La Dom se régale avec une glace au café et caramel au sel de l'île de Ré. Reste à prouver que le sel vient de là-bas !

Le vent se met à souffler, nous terminons nos consommations à l'intérieur du bar. Nous repartons à la voiture au pas de course car la pluie commence à tomber. Nous accélérons tant et si bien que nous prenons le rythme d'une course à pied. Nous arrivons à temps pour nous engouffrer dans le Picasso et éviter d'être sous l'orage.

Au feu tricolore de l'Aiguille, nous avons la chance de le voir passer au vert au bout de quelques minutes. De retour au refuge, le Dom sort les cartes pour une petite belote. Micheline remplace Jeannot et prévient le Dom, son partenaire, qu'elle n'a pas joué depuis longtemps. Pour quelqu'un qui n'a pas tapé le carton depuis plusieurs années, elle joue comme un chef et ils mettent la pâtée au Christian et la Dom. Ça s'arrose : une tournée de bières et une grenadine.

Le dîner est servi à 19h30. Le gérant fait la tronche et nous reproche le désistement de nos cinq équipiers. Il nous dit qu'il a refusé des clients, et que par notre faute son refuge a des lits de libre ; que c'est un manque à gagner qui se sentira sur son chiffre d'affaire. Il nous taxera de 15 € par désistement.

Néanmoins, le gérant nous servira un excellent souper : salade de batavia avec cubes de tomates, concombres, croûtons de pain, maïs. En plat de résistance, des blancs de dinde à la crème avec des pâtes. Un plateau de fromage : tome aigle blanche (un genre de roquefort), tome blanche du berger du Queyras, fromage au lait de chèvre, le tout accompagné par un coulis de mélèze. En dessert, ce sera de la salade de fruits fraîche.

A la suite du repas, comme dans tous les refuges, nous avons vite fait le tour des occupations.

Vers 21h30 nous sommes bien au chaud sous nos couettes.

- Bonne nuit tout le monde ! Combien d'étages aujourd'hui ?
- 100



DIMANCHE 29/07/2018 :

Voilà, c'est fini !

Debout à 6h30 pour le retour à Reims.

Quelle nuit mes amis : un chien a aboyé toute la nuit, parfois un autre lui répondait comme un écho. Des personnes sont rentrées au refuge vers 1h30 et ont fait claquer portières de voitures, puis portes du refuge à souhait. Quelle éducation !

Le petit déjeuner est servi à 7h30 : café, thé, pain, beurre, confitures de framboise, d'abricot ou de figue.

Cette dernière a eu un franc succès.

A part quelques rare fois, on nous a servi de l'eau sale toute la semaine et on ose appeler cela du café !

Ce matin, pas de poche à eau ni de gourde à remplir. La revue des sacs est vite faite. Nous tassons nos fringues puantes dans des poches en plastique. Tout est souillé et sale, en fin de séjour, même le linge propre empesté.

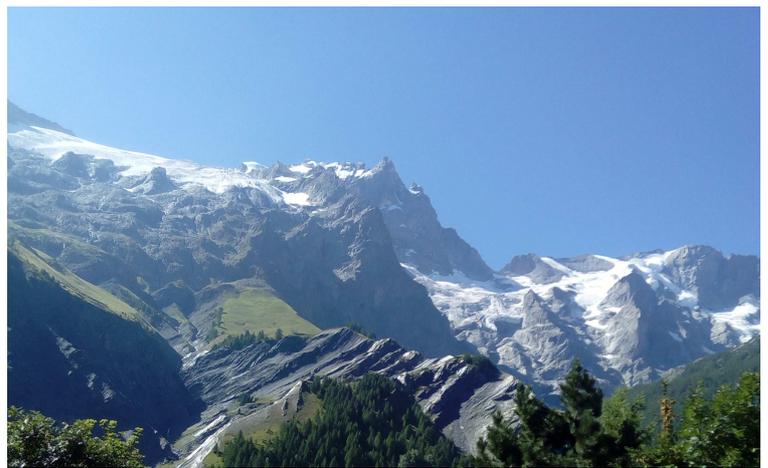
A notre retour à la maison, pourvu que la « Mère Denis » ne tombe pas en panne.

Afin de ne rien oublier, nous regardons plusieurs fois entre les matelas, sous les lits, le moindre recoin est inspecté.

Nous empilons nos sacs dans le coffre du Picasso. Les chaussures, encore mouillées de la veille, sont bien emballées pour camoufler au maximum les odeurs.

A 8h00 pétant, Christian démarre la voiture. Nous sommes au top pour le passage du feu à l'Aiguille, c'est 20mn de gagné.

Dans la fraîcheur du matin, nous quittons le Queyras par un beau soleil : une bataille de ciel bleu au-dessus de nos têtes.



Jacques Lanzmann a écrit :

Marcher c'est retrouver son instinct primitif, sa place et sa vraie position, son équilibre mental et physique. C'est aller avec soi sans autre recours que ses jambes et sa tête, sans autre moteur que celui du cœur, celui du moral.

Tous les chemins mènent à soi.

Si tu veux te trouver, commence par te perdre.